

DES ADIEUX POUR

DANS la salle des fêtes de Nogent-le-Rotrou, le public applaudit à tout rompre. Il faut dire que c'est de la belle ouvrage. Tous ces gens sont venus dire «Au revoir» à ces vedettes qui font un peu partie de leur vie. Les Compagnons de la Chanson! Depuis qu'autour de la petite Edith, ils ont égrené les notes des «Trois cloches». Ce soir, à Nogent-le-Rotrou, c'est un peu de l'histoire de la chanson qui passe. Et tous ceux qui sont là se disent que ce n'est pas vrai, que c'est impossible, qu'ils ne vont pas partir.

C'était, bien sûr, la question que je voulais leur poser. Après le spectacle, autour de ce succulent souper que nous a mitonné Jacqueline, la femme de Jo Frachon, nous en discutons, tous : Jo, Hubert Lancelot, Gérard Sabbat et Jean-Louis Jaubert :

Bernard Serre. — Ces adieux sont-ils vraiment définitifs?

Hubert. — Dans les adieux, il y a toujours un «Au revoir» nostalgique, mais les adieux sont toujours définitifs.

B.S. — Ma curiosité se situe au niveau pratique. Comment décide-t-on de faire ses adieux, quand on est plusieurs?

Jean-Louis. — Quand on est seul à chanter, il est facile de faire ses adieux et il est facile de revenir. Parce qu'il ne s'agit que d'un changement d'humeur... Pour nous, comment se pose le problème, en ce qui concerne la décision? Il suffit qu'elle rallie la majorité. Et, croyez-moi, le jour où un groupe comme le nôtre est dispersé, il n'est pas question de rentrer. C'est inéluctable.

Hubert. — Et quand un groupe envisage une telle solution, c'est qu'il en est arrivé à un point où il ne peut plus continuer.

B.S. — Enfin, comprenez mon étonnement. Quand on voit une salle comme celle de ce soir, quand, on entend le public applaudir, rire, en remerciant, une telle décision ne s'explique pas simplement!

Jean-Louis. — Sachez que nous ne l'avons prise qu'à l'unanimité forcée. Tout a failli casser, et nous avons jugé préférable de faire une tournée d'adieux.

B.S. — Casser... Pourquoi?

Hubert. — Il arrive un moment, dans la vie d'un groupe comme dans la vie d'un couple, où l'on peut se séparer, du jour au lendemain.

Jean-Louis. — Il y a, aussi, des ménages qui cassent avant la quarantaine!

B.S. — Il s'agit donc d'un divorce caché!

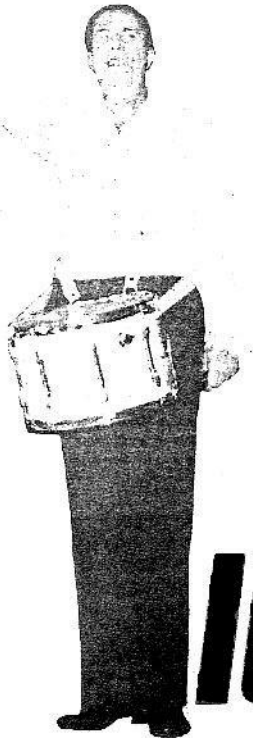
Hubert. — Il peut arriver, dans une communauté, que se mette à régner un climat qui fait, ou bien qu'on se sépare, ou bien que l'on continue, d'une manière très précise, pour terminer en beauté.

Jean-Louis. — Et puis, il vaut mieux, croyez-moi, rester en première division, après trente-cinq ans, que de redescendre en deuxième.

Hubert. — Au bout de trente-cinq à quarante ans de carrière en groupe, on peut estimer, un jour, qu'on n'a plus rien à dire, qu'on ne se renouvelle pas, donc qu'on s'arrête et qu'on s'évanouit dans la nature. Mais voilà, nous avons une image de marque et il est quand même décevant de dire à un public qui nous a été fidèle aussi longtemps : «Merci et adieu». Il était donc raisonnable de faire cette ultime tournée.

B.S. — Ce n'est pas le courant ne passe plus, entre le public et vous. C'est plutôt qu'il passe moins entre vous...

Hubert. — Nous sommes, peut-être, un peu usés. Il n'est pas facile de se renouveler tout le temps. Nous avons



Les Compagnons de la Chanson ...

toujours été sur la brèche, nous avons suivi les modes, en première ligne...

B.S. — Je n'en doute pas, mais je ne crois pas que vous soyez trop tributaires d'une mode ou d'une autre. J'écoulais vos chansons, ce soir encore, et il est indéniable que vous êtes parmi les chanteurs «classiques». Vous êtes toujours restés fidèles à votre image de marque.

Hubert. — Bien sûr, mais c'est, vis-à-vis du public, une forme de dignité. Il faut savoir s'arrêter, quand il est encore temps.

B.S. — N'y a-t-il pas, tout de même, dans votre cœur, un petit arrachement, à la pensée que, bientôt, cette belle aventure sera finie?

Jean-Louis. — Non, car nous avons la satisfaction de la tâche accomplie. Et nous avons la joie de terminer en beauté, puisque l'annonce de cette tournée d'adieu a provoqué un tel choc que nous chantons, tous les soirs, devant des salles pleines, et, que, devant toutes les demandes qui nous sont adressées, nous avons été contraints de prolonger de quelques mois le terme de ce dernier spectacle.

Hubert. — Nous pouvions continuer sur la vitesse acquise, mais il faut savoir, justement, profiter intelligemment de la faveur du public.

Jean-Louis. — Il ne faut pas jouer avec le feu : quand on a eu la chance de remplir des salles, pendant plus de trente-cinq ans, il est sage de partir. Il vaut mieux être regretté que de lasser.

B.S. — C'est vrai, vous avez la cote d'amour.

Jean-Louis. — Oui, mais méfiez-vous! Avoir la cote d'amour ne signifie pas la même chose qu'avoir un public fidèle, ce qui est notre cas. Un artiste peut très bien avoir la cote d'amour et faire des demi-salles.

Hubert. — Nous, nous avons un public qui nous connaît, qui nous suit, qui nous voit sur scène, mais nous avons aussi un autre public, très différent : celui qui ne nous connaît que par audition. Celui-là nous ignore complètement, et nous quitterons la profession sans qu'il sache rien de nous.

Jean-Louis. — L'inverse est vrai. Il y a des gens, en province, dans des villes moyennes, qui sont venus voir nos spectacles douze ou quinze fois, et qui reviennent régulièrement avec leurs enfants, leurs petits-enfants. Car, s'ils sont venus une fois, ils reviennent. Dès ce moment, ça y est, ils font partie de la famille. Le public qui ne nous voit que par hasard, à la télévision, au gré d'une émission, ne sait absolument pas ce que nous sommes. Il imagine une chorale qui ne chante pas mal, un point c'est tout.

Mimi (la femme d'Hubert). — Il y a une chose qui me peine un peu. C'est que le public parisien juge les «Compagnons» comme un numéro populaire, sans plus, à côté des Frères Jacques, qui flattent davantage le côté intellectuel. Ce qu'ils oublient, c'est l'énorme succès qu'ont remporté les «Compagnons» dans le monde entier. Je peux en témoigner, car je les ai suivis souvent. Je ne crois pas qu'il y ait eu, en France, un seul groupe qui ait obtenu des succès aussi fantastiques aux quatre coins du monde.

B.S. — Effectivement, il y a toute une tranche de gens qui s'accordent à considérer l'adjectif «populaire» comme un peu péjoratif. Pourtant, je crois fermement que c'est celui qui s'accorde le mieux avec le mot «chanson». On ne peut pas faire de la chanson avec la seule idée de plaire à une certaine élite...

Hubert. — On peut se pencher sur notre carrière. Nous avons chanté tous les genres, du classique à la chanson moderne, en passant par l'adaptation, les œuvres tristes ou drôles, mais nous avons un répertoire éclectique, qui plaît au public, avec des sketches et une partie visuelle. Cela, les gens l'ignorent totalement s'ils n'ont pas eu l'idée de venir nous voir. Car, depuis le début de notre carrière, nous avons fait de nombreuses promotions de chansons, à la télévision, mais nous n'avons jamais eu l'occasion d'y donner un spectacle entier des «Compagnons». Donc, celui qui nous ignorent n'ont qu'un centième de l'idée de ce que nous pouvons donner sur

scène. Notre spectacle n'a pas d'âge. Nous sommes toujours dans le coup, mais, tout de même, l'âge vient, et si l'enthousiasme est toujours là, nous n'avons plus suffisamment l'envie de nous renouveler. Comme des problèmes internes ont failli nous amener à nous séparer, nous avons choisi de partir en beauté. D'où ces adieux.

Mais, rassurez-vous! Ils ne dureront pas vingt ans, comme c'est souvent le cas pour un soliste, qui peut, à volonté, s'arrêter ou revenir, suivant son humeur. Nous avons nos contingences, chacun a ses obligations, et, au bout de trois mois, s'il y a plus de contrats, nous arrêterons. Sans aucun doute, fin 82.

B.S. — A titre personnel, est-il facile de tirer le rideau?

Hubert. — Vous savez, chacun de nous s'est préparé à cette idée. Nous aurions déjà pu nous arrêter, il y a deux ans ou six mois! Nous faisons au public une dernière visite, nous lui rendons un dernier hommage, et c'est tout, l'intensité, la chaleur des gens qui viennent assister à cet ultime spectacle. Comme nous ne nous sommes pas arrêtés subrepticement, il n'y a pas de choc, mais je ne peux pas évidemment vous garantir que le dernier jour, le tout dernier, ne sera pas un crève-cœur. C'est sûr.

Mimi. — Je les ai accompagnés, ces derniers semaines, en Suisse. Vous ne pouvez pas imaginer le fervor qu'on leur a témoigné. C'était tout à fait touchant. Quelle gentillesse! Quelle sincérité!

Hubert. — Il faut dire que les Suisses font partie de ces francophones qui adorent la chanson française, qui aiment chanter en groupe, donc, qui réagissent en connaisseurs.

B.S. — Ne minimisez pas les réactions des Français. Je suis sûr — c'est un peu classique de leur tempérament — que lorsque vous les aurez quittés, ils ressentiront un grand vide, car vous êtes une partie de leur patrimoine!

Hubert. — Sans aucune forfanterie ou orgueil démesuré — je parle en tant que huitième (ou neuvième, puisque

nous avons été neuf) — je crois que nous représenterons toute une époque qui se situe de la Guerre à nos jours. Nous sommes une sorte d'institution, nous avons fait date, donc puisqu'il y a d'autres groupes nous ont imités. Nous avons laissé une trace et l'on voit toujours partir quelque chose avec nostalgie. Mais plus la carrière est importante, plus il faut savoir se retirer, au moment opportun.

Hubert. — Nous avons derrière nous une belle carrière internationale. En Amérique, en 47, avec Edith, nous avons fait un triomphe. Même sans Edith, nous avons fait date. En anglais, nous avons été les premiers au hit-parade, à Cleveland et dans certains autres Etats.

B.S. — Du reste, pour se convaincre de votre popularité hors de nos frontières, il n'y a qu'à feuilleter votre programme : New York, Las Vegas, Hollywood, le Japon, l'Égypte, le Brésil, l'Afrique, Moscou! On vous retrouve aux quatre coins du monde!

Jean-Louis. — C'est vrai, nous avons beaucoup voyagé. Et, en France, ce qui est agréable, c'est que nous nous sentons un peu de la famille. Il se passe, avec nous, le même phénomène qu'avec Jean Nohain : tout le monde nous aime bien.

Et, on vous aimera longtemps encore, croyez-moi. Pour l'heure, vous allez continuer à sillonner notre beau pays jusqu'à la fin 82. Tous nos amis ont donc la possibilité d'aller vous apporter ce témoignage affectueux que vous avez mérité, car vous avez bien servi la chanson. Et puis, le soir du dernier soir, lorsque, pour l'ultime fois, le rideau rouge retombera et que s'éteindront les dernières lumières, comme vous, nous aurons, tous, un petit pincement au cœur. Mais, en ce qui concerne la chanson, il reste toujours, heureusement, le témoignage. Et toute une discographie nous permettra de retrouver ces refrains qui ont marqué non seulement votre carrière, mais aussi notre vie.

Bernard SERRE
Jacques CORBIÈRES